

NECROPOLIS, THE CLOUD

ENTRETIEN AVEC ARKADI ZAIDES



© Giuseppe Follacchio

NECROPOLIS
DU 12 AU 14 NOVEMBRE
À LA VIGNETTE

THE CLOUD
DU 23 AU 25 MARS
À LA VIGNETTE

ENTRETIEN MENÉ
PAR CAMILLE LOTZ

Dans les deux performances que vous présentez cette saison à La Vignette, *Necropolis* et *The Cloud*, les matériaux utilisés proviennent en partie d'enquêtes et de recherches documentaires. Comment avez-vous procédé pour mêler matériau scientifique (collecte de données, utilisation de logiciels) et forme artistique ?

Dans toutes mes œuvres, y compris *Necropolis* et *The Cloud*, le point de départ n'est pas simplement une intuition artistique, mais une rencontre avec des documents : bases de données, témoignages, archives vidéo qui ont déjà une forte valeur probante. Ce qui m'intéresse, c'est de savoir comment ces

matériaux peuvent être transposés du domaine scientifique, médico-légal ou militant vers l'espace de la performance, sans perdre leur densité factuelle, mais aussi sans les réduire à une simple illustration. Dans *Necropolis*, la source principale était la liste UNITED des décès de réfugiés. Il s'agit d'une base de données évolutive lancée par le réseau United For Intercultural Action et compilée par des ONG, des militants et des journalistes, qui recense les personnes ayant perdu la vie en tentant de rejoindre le territoire européen. Le travail a consisté à confronter les informations fournies par la liste, mais aussi les silences et les « inexactitudes » de celle-ci (décès non enregistrés, identités effacées, lieux laissés vagues), puis à rendre ces informations perceptibles à travers une mise en scène chorégraphique et spatiale. La principale pratique développée dans le cadre du projet *Necropolis* est la géolocalisation exacte des tombes de ces personnes. Dans le cadre de ce processus, des outils logiciels, tels que des applications de géolocalisation et Google Earth par exemple, nous ont permis d'accumuler des données relatives aux défunts, de les recouper et de les cartographier, tout en les rendant accessibles au public sur scène grâce à une expérience immersive et en réinscrivant les vies absentes dans l'espace du théâtre par des moyens numériques.

The Cloud, en revanche, part d'un témoignage personnel : ma propre enfance passée à proximité de Tchernobyl. La dimension « scientifique » provient ici des archives rassemblant des informations sur la catastrophe réelle, des images documentaires, mais aussi des systèmes d'IA auxquels nous avons fait appel pendant le processus et la performance. Nous avons travaillé avec différents algorithmes génératifs existants et personnalisés pour le texte, l'image, le son et le traitement, afin de créer un paysage numérique changeant qui fait écho à la notion de nuage

radioactif et, par extension, au nuage des infrastructures de données contemporaines. Dans *Necropolis*, la question était de savoir comment chorégraphier l'absence des personnes qui ont été tuées au cours du processus de migration. Dans *The Cloud*, la question était tout autre : comment incarner quelque chose qui est omniprésent mais invisible, distribué et impossible à saisir ?

***Necropolis* et *The Cloud* traitent de la tension entre présence et absence, que ce soit à travers les traces laissées par les migrants aux frontières de l'Europe ou le nuage radioactif de Tchernobyl. Dans *The Cloud*, vous commencez par la catastrophe, puis vous vous appuyez sur les mythes et les mensonges diffusés par les médias au sujet du déplacement du nuage radioactif et de son arrêt supposé à certaines frontières. Dans les deux cas, comment avez-vous réfléchi à la question du visible et de l'invisible, du réel et des fictions que nous inventons ?**

Necropolis et *The Cloud* abordent tous deux la tension entre présence et absence, visibilité et invisibilité, mais dans des registres différents. Dans *Necropolis*, l'invisible est incarné par les tombes anonymes, les identités réduites au silence et les omissions dans les bases de données répertoriant les personnes décédées aux frontières de l'Europe. Les lacunes et les silences dans les données ne sont pas des défauts à corriger, mais des agents actifs dans l'œuvre, qui façonnent les rythmes spatiaux et temporels de la performance. Le corps n'est jamais représenté directement (à l'exception de la brève apparition du fantôme à la fin), mais sa présence est constamment suggérée. Les noms, les tombes géolocalisées et les données d'archives évoquent la corporéité de ceux qui sont morts, tout en soulignant les nombreuses absences, celles des personnes dont la mort n'est pas enregistrée, dont l'identité a été effacée. En ce sens, le corps dans *Necropolis* est spectral :

omniprésent à travers les traces laissées derrière lui, absent dans sa matérialité.

Dans *The Cloud*, l'invisible prend une forme différente : une force omniprésente et diffuse, le nuage radioactif et, par extension, le nuage algorithmique des infrastructures de données contemporaines. Ici, l'instabilité et la mutabilité des images et des textes générés par l'IA confrontent le public à l'instabilité du récit lui-même. L'œuvre met en scène l'interaction entre la mémoire, les médias et la technologie, révélant comment les histoires, les témoignages et les « faits » sont constamment médiatisés et remodelés. La fiction et la réalité s'entremêlent, mais le public est invité à habiter cette tension, à percevoir à la fois les dimensions factuelles et interprétatives de l'histoire, des témoignages et des données. Le nuage est omniprésent mais intangible, une force qui ne peut être pleinement appréhendée ou contenue. Visuellement, il apparaît sous forme d'images génératives, de motifs changeants et de superpositions projetés sur les écrans de projection ; auditivement, il se manifeste dans les transformations de mon témoignage par l'IA, dans des paysages sonores modifiés par des algorithmes. Conceptuellement, il incarne l'instabilité de la vérité, la mutabilité de la mémoire et l'enchevêtrement des acteurs humains et non humains : rayonnement, infrastructure, systèmes d'IA et traces d'archives. En interagissant avec le nuage de manière à la fois matérielle et immatérielle, l'œuvre met en scène une négociation permanente entre le visible et l'invisible, le souvenir et la médiation, créant une chorégraphie de présence et d'absence qui s'étend aux corps humains, à la matière numérique et aux forces environnementales.

Quelle place ou quelle forme prend la chorégraphie dans ces projets ? Comment concevez-vous la « chorégraphie documentaire » ?

Les deux projets prennent des formes très différentes. *Necropolis* est conçu comme un environnement immersif dans

lequel le public découvre des documents via Google Earth, où les tombes que nous avons localisées sont indiquées. La chorégraphie est intégrée dans les procédures cartographiques et rituelles de la pièce : l'acte de géolocaliser les tombes, les gestes de traçage, les protocoles collectifs de commémoration et la simulation d'une enquête médico-légale – à laquelle beaucoup de ceux qui meurent sur les côtes européennes n'ont jamais accès. Ici, la chorégraphie fonctionne comme une force structurante qui transforme les données brutes en une expérience à la fois d'absence et de présence, transformant la cartographie virtuelle en un lieu de témoignage partagé.

The Cloud se déploie comme un témoignage oral. Il commence par le récit de mes propres souvenirs d'enfance dans l'ombre de la catastrophe de Tchernobyl, ayant grandi à seulement quelques heures de route de son épicentre. Ce témoignage s'entremêle rapidement avec le pouvoir mutatif de l'IA, qui transcrit et déforme mon histoire en récits changeants et en images synthétiques. Plus tard, l'artiste Misha Demoustier occupe le devant de la scène et se confronte physiquement à des textes et des images générés par l'IA, ainsi qu'à des images documentaires de la mission de nettoyage la plus dangereuse confiée aux liquidateurs – ces travailleurs civils et militaires, souvent conscrits, qui ont été envoyés pour retirer les débris radioactifs du site du réacteur, et dont beaucoup ont payé de leur santé ou de leur vie. Dans cette confrontation, la chorégraphie n'apparaît pas comme une danse au sens conventionnel du terme, mais comme une négociation corporelle avec des histoires toxiques et une matière numérique instable.

La projection visuelle est un élément que l'on retrouve dans les deux pièces mais également dans d'autres de vos œuvres, comme *Archive*. Ce médium permet-il d'inciter le public à adopter une nouvelle posture, un nouveau regard sur le spectacle et sur les informations projetées ? Quelle

est votre propre place, en tant que chorégraphe et interprète, vis-à-vis des matériaux et des médiums présents sur scène ?

Pour moi, la projection vidéo est plus qu'un simple affichage ; c'est un agent actif qui façonne la perception et l'engagement. Dans *Necropolis*, les projections de Google Earth, les tombes géolocalisées dans cet espace virtuel et les données d'archives créent une superposition spatiale et temporelle qui place le public dans une ville virtuelle des morts, où le fait d'être témoin devient un acte éthique et incarné plutôt qu'une observation passive. Dans *The Cloud*, les projections d'images documentaires provenant de la zone sinistrée, associées à des images générées par l'IA et à des motifs modifiés par des algorithmes, forment un paysage changeant qui reflète l'instabilité de la mémoire collective, mon témoignage personnel et les forces environnementales. Dans les deux cas, la projection encourage le public à adopter une attitude d'attention épistémologique. Elle le place entre matérialité et immatérielle, entre fait et interprétation. Les images projetées ne se contentent pas d'illustrer ; elles incitent les spectateurs à explorer les relations entre le corps, le document et l'espace numérique, à réfléchir à ce qui est visible, à ce qui est caché et à la manière dont le sens est produit. Grâce à cette médiation, la projection devient un outil permettant de cultiver un mode de spectateur réfléchi et critique, dans lequel le public est activement impliqué dans les processus de mémoire, de témoignage et d'attention éthique.

Dans ces deux œuvres, mon rôle consiste à occuper l'espace qui se crée entre la scène et le public : parfois en le guidant, parfois en étant simple témoin, parfois en laissant les matériaux parler d'eux-mêmes. Il s'agit de maintenir un écart afin que les spectateurs puissent prendre conscience de leur propre implication et se positionner par rapport aux réalités abordées par ces œuvres.